

Roland Jaccard, *L'enquête de Wittgenstein*, Paris, PUF (coll. « Perspectives critiques »), 1998, 95 p.

Pasquier Lambert

Volume 26, numéro 2, automne 1999

La critique de la raison en Europe centrale

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/004941ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/004941ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lambert, P. (1999). Compte rendu de [Roland Jaccard, *L'enquête de Wittgenstein*, Paris, PUF (coll. « Perspectives critiques »), 1998, 95 p.] *Philosophiques*, 26(2), 386–388. <https://doi.org/10.7202/004941ar>

Comptes rendus

Roland Jaccard, *L'enquête de Wittgenstein*.

Paris, PUF (coll. « Perspectives critiques »), 1998, 95 p.

Ce court essai, audacieux et incisif comme son auteur sait l'être, nous présente une incursion profonde et fascinante dans la vie et l'esprit de Wittgenstein. L'auteur, connu pour ses nombreux ouvrages sur la psychanalyse et la morale, s'intéresse davantage à la légende de Wittgenstein qu'à sa philosophie, prétextant qu'en réalité il n'y a pas de « philosophie de Wittgenstein », ce qui n'est certes pas tout à fait faux puisque Wittgenstein s'est imposé davantage comme l'inventeur d'une méthode, et donc d'un nouveau mode de penser, que d'une philosophie à proprement parler. La compréhension de Wittgenstein passe donc ici par la tentative de préciser le sens de la lutte que celui-ci engage avec l'existence. Parler de Wittgenstein, ce ne serait pas aborder une philosophie proprement dite, mais une méthode de résolution/dissolution des problèmes philosophiques qui prend la forme d'une « laborieuse enquête » morale et philosophique « sur les fins ultimes de l'existence » (p. 2).

Ce qui fait la qualité de ce livre, c'est que cette « légende » ne déborde fort heureusement presque jamais du cadre des faits reconnus comme ayant été bel et bien vécus par Wittgenstein et que, lorsqu'elle le fait, le lecteur est toujours conscient du jeu voulu par l'auteur. Le livre possède donc non seulement un charme littéraire mais une pertinence pour les recherches wittgensteiniennes, grâce à la richesse de ses développements et sa capacité à saisir en si peu de pages une grande quantité d'informations sur Wittgenstein, lesquelles peuvent nous aider à mieux connaître et comprendre l'homme qu'il était.

Ce livre répond donc d'une certaine façon aux multiples questions que plusieurs se posent sur Wittgenstein : était-il un saint, un désespéré, un génie ou un détraqué ? Il fut un peu tout cela en luttant sans cesse contre le suicide et la folie, développant un rapport insolite à la vie et à la pensée. L'auteur expose les diverses rencontres de Wittgenstein avec Russell, avec Hitler, avec les œuvres de Schopenhauer, Weininger, Kraus, Kierkegaard, les œuvres musicales de Mahler ou de Wagner et finalement, avec quelques poèmes de Trakl, en qui il avait reconnu « la voix de l'authentique génie », mais qu'il ne put rencontrer personnellement, le poète étant déjà mort lors de son arrivée à Cracovie au début de la première Guerre. Si ce petit ouvrage va plus loin que la simple biographie, c'est par la façon qu'a son auteur de relever les faits historiques en les mettant en perspective par des citations significatives de Wittgenstein. Les propos de Wittgenstein viennent donc éclairer des faits qui resteraient parfois obscurs et muets, et même trompeurs, s'ils étaient simplement rapportés.

L'auteur se plaît à mettre Wittgenstein en contraste avec des êtres qui nous apparaissent aujourd'hui comme ayant été les personnages les plus odieux et les plus pervers que le siècle ait connus, soit Hitler et Weininger. Wittgenstein, tout comme Kraus, avait conclu à propos de *Sexe et caractère*, le livre de Weininger, qu'il était réellement l'œuvre d'un génie, mais que cette œuvre était valable pour autant qu'on lui oppose un « non » catégorique. Il reste que Wittgenstein s'est retrouvé confronté à lui-même par ce livre : il souffre d'être juif, d'être homosexuel, de ne pas avoir de cou-

rage. Weininger, au fond, dénonce « le mensonge, la duplicité, l'amoralisme, l'absence de foi, la cruauté, les aberrations sexuelles » (p. 17), que Wittgenstein tient aussi en horreur. Avant de se suicider, Weininger renie le livre dans lequel il a dépeint le criminel qu'il était. La mort et le suicide sont d'ailleurs à l'époque des lieux communs. Wittgenstein aurait été jusqu'à dire que chez lui, il importait peu de savoir que vous aviez tué quelqu'un, mais on accordait beaucoup d'importance à la manière dont vous racontiez comment vous l'aviez fait.

Hitler, quant à lui, ne reniera jamais *Mein Kampf* ; il ira lui aussi jusqu'au suicide, obsédé par ce Juif rencontré à l'école de Linz. L'auteur semble défendre ou du moins accepter la thèse, quelque peu abusive et sujette à caution, de K. Cornish dans son récent livre traduit en français, *Wittgenstein contre Hitler*. Dans ce livre, Cornish avance certaines « thèses » et certaines « hypothèses ». Ses hypothèses sont que Wittgenstein et Hitler se sont connus et que leur rencontre a été décisive de part et d'autre. Ensuite, que Wittgenstein n'aurait été rien de moins qu'un agent recruteur du cercle des espions de Cambridge au service du communisme. Cornish se base sur des faits tels que ceux-ci : Wittgenstein avait appris le russe, fit un voyage en Russie et s'y vit offrir un poste à l'université, une offre quelque peu surprenante si l'on considère qu'à l'époque, la Russie était encore très fermée. Les thèses, maintenant, sont d'abord que la conception wittgensteinienne de la pensée, suivant laquelle tout énoncé concernant l'esprit doit avoir des critères publics et vérifiables, s'oppose radicalement à la conception raciste de la pensée de Hitler. Il faudrait remonter à leur source philosophique commune : Schopenhauer. La doctrine de la « non-propriété privée » (*no-ownership theory*) de l'esprit aurait été complètement pervertie par Hitler. La thèse principale, enfin, est que sans les Wittgenstein et l'opposition vigoureuse du philosophe de la famille, il n'y aurait pas eu de Hitler. Mais peut-on affirmer raisonnablement que le destin de Hitler a été lié d'aussi près à celui de Wittgenstein? L'une des failles principales — et elle est de taille — de l'argumentation de Cornish est que la seule publication connue de Wittgenstein à l'époque était le *Tractatus*, et ce livre ne défend absolument pas les mêmes idées que celles défendues à partir des années 1930. La pensée de Wittgenstein n'a été accessible que par un petit nombre d'étudiants grâce à des notes de cours (le *Cahier brun* et le *Cahier bleu*) ; les *Recherches philosophiques* n'ont, quant à elles, été publiées qu'en 1953. Les thèses et les hypothèses de Cornish sont grotesques, et ce dernier a sans doute voulu avant tout attirer l'attention sur lui par un livre provocateur, mais difficilement crédible. Son entreprise est plutôt romanesque que philosophique.

L'auteur de *L'Enquête de Wittgenstein* s'en tient cependant à quelques remarques évasives qui laissent croire qu'il connaît le livre de Cornish, mais qui ne permettent pas de mesurer son jugement à cet égard. Dans le livre de Jaccard, l'imagination l'emporte d'ailleurs plus souvent qu'autrement sur le jugement. Il reste que l'auteur cerne avec acuité les tourments de Wittgenstein face au problème commun que représente pour lui la vie et la pensée : « [...] ce combat incessant contre ses démons intérieurs sera sa réponse à la question : qu'est-ce qu'être un homme? Avec cette question, nous sommes au cœur de l'éthique. Ce sera peut-être là le coup de génie de Wittgenstein : demeurer fidèle jusqu'à sa mort à l'éthique du silence qu'instaure le *Tractatus*. [...] Plus qu'aucun autre philosophe, Wittgenstein fut conscient du caractère profondément dérisoire de son livre : il pensait que les seuls lecteurs à même de le comprendre seraient ceux qui, ayant médité chaque proposition, s'apercevraient qu'elles n'ont finalement aucun sens... sinon pour celui qui l'a écrit » (p. 57).

L'intérêt d'un tel ouvrage réside évidemment bien plus dans la fascination qu'il contribue à entretenir à propos du personnage de Wittgenstein que dans la qualité de l'analyse de l'œuvre, quasi inexistante au cours de ces pages, puisqu'il s'agit d'une description de faits historiques. Il pourrait donc servir à encourager certains lecteurs à découvrir la pensée de Wittgenstein et à lire ce qu'il a effectivement écrit, tâche indispensable afin de savoir qui est réellement Wittgenstein et ce qu'il a vraiment dit, et pour ne pas garder définitivement en tête l'image parfois quelque peu déformée, sinon carrément anamorphosée, qu'en offre l'auteur, conscient de ses excès puisque qu'il admet préférer « sans doute beaucoup d'absurdités dans ce petit livre » (p. 2), mais certainement moins qu'il le laisse présager. Dans un style rapide et limpide qui tient plus de la nouvelle que de l'essai, l'auteur sait captiver son lecteur et l'entraîner dans « l'enquête de Wittgenstein », tout en dispersant de nombreux éclaircissements sur ce qui unit la pensée de Wittgenstein à sa vie : « La joie que je prends à ma pensée est celle que je prends à mon étrange vie personnelle. Est-ce là la joie de vivre? » (*Ver-mischte Bemerkungen*).

PASQUIER LAMBERT
Université de Paris I